

## V. Étude de mot et étude de notion

Il faut donc se garder de confondre ou de mêler étude de mot et étude de notion. Ce sont là deux entreprises très différentes, ayant des objectifs différents et mettant en œuvre des méthodes de travail différentes.

Une étude de mot a pour but de déterminer les différents sens qu'un mot peut prendre, de préciser quelle est sa distribution et dans quels types de contextes le mot peut prendre chacun de ces sens. On fait une étude de mot pour savoir comment le mot s'utilise et pour être capable de déterminer son sens lorsqu'on le rencontre dans un texte donné. Pour le théologien ou le bibliste, l'étude de mot a sa place dans le cadre de l'exégèse. Elle n'est pas utile en soi à la théologie systématique ou à la théologie biblique; elle n'est utile à ces disciplines que dans le cadre de l'exégèse nécessaire à l'élaboration de la théologie.

Les méthodes à mettre en œuvre pour les études de mots sont celles que nous avons signalées dans les chapitres 2-6.

Une étude de notion biblique a pour but de déterminer ce que la Bible, ou tel corpus biblique, enseigne sur un sujet donné. Je livre ici quelques conseils que je donne habituellement à mes étudiants.

Pour entamer une telle étude, il faut en premier lieu définir la notion ou le sujet dont on veut parler. Sachez au départ de quoi vous voulez parler, ce que vous voulez étudier, **sans vous occuper pour cela des mots hébreux ou grecs**. Lorsque vous voulez étudier une notion, vous avez forcément une idée de ce que vous voulez étudier. Si besoin est, précisez cette notion en en donnant une définition. À la limite, cherchez dans un **dictionnaire français** (et non pas dans un lexique hébreu-français ou grec-français) la définition du terme qui désigne votre notion, pour vous assurer que ce terme correspond bien à la notion que vous désirez étudier. Faites-vous aussi une liste des questions auxquelles vous voulez répondre et notez-les.

Puis mettez-vous à lire la Bible pour voir ce qu'elle dit sur le sujet ou la notion que vous avez retenu comme objet d'étude. En parcourant votre Bible, recherchez les **textes** qui disent quelque chose sur ce sujet ou cette notion.

Vous pouvez d'abord chercher les textes qui décrivent votre notion et qui disent par exemple : « *x*, c'est cela » où *x* est le mot qui désigne votre notion. Ainsi, si l'on étudie la notion de l'amour, on considérera un texte comme 1 Corinthiens 13. Ou si l'on étudie la conception biblique de la foi, on considérera un texte comme Hébreux 11.

Mais ensuite, vous ne devez pas faire l'économie d'un parcours de l'ensemble de l'Écriture pour rechercher ce qu'elle dit sur votre sujet ou notion, et ce, indépendamment du vocabulaire qu'elle emploie pour en parler.

Il est parfois très fructueux de s'intéresser aux images. Ainsi, par exemple, pour parler de l'Église, le Nouveau Testament utilise de nombreuses images : le troupeau, l'édifice, la famille, le corps humain, le corps et la tête... La grande majorité des textes qui apportent un enseignement sur l'Église le font par images. De même pour la théologie biblique du péché : certains textes apportent un enseignement important sur ce thème à l'aide d'images, comme par exemple celles de la souillure ou de la saleté (És 1.16; Jr 2.22), de la maladie (Jr 3.22) ou de la dette (Ha 2.6; Mt 18.23-35).

Quelle peut être ici l'utilité de la concordance? Celle-ci peut aider à trouver des textes qui parlent de votre sujet ou notion. En recherchant le mot qui désigne la notion qui vous intéresse, vous trouverez bien quelques textes ayant un apport sur ce sujet. Mais ce ne sera pas le cas de tous les textes où ce mot figure. Et surtout, n'oubliez pas que d'autres textes, qui n'emploient pas ce mot, traitent certainement de la notion qui fait l'objet de votre étude et ont parfois un apport considérable à ce propos.

En fait, lorsqu'on utilise la concordance, ce n'est pas un seul mot qu'il faut y rechercher, mais un ensemble de mots, ceux qui appartiennent au même domaine sémantique que celui qui désigne la notion étudiée. Ainsi, si vous recherchez ce que la Bible enseigne sur la joie, il vous faudra non seulement chercher le mot 'joie' dans la concordance (d'une version française de la Bible), mais aussi les termes suivants : gaieté, allégresse, jubilation, se réjouir, réjouissant, exulter, exultation, joyeux, content, contentement, rayonner, rire, sourire, fête, danser, chanter, pousser des cris, festin, tristesse, affliction, affliger, larmes, pleurs, deuil, etc. Cela peut permettre de trouver des textes plus rapidement qu'en lisant toute la Bible. Mais vous risquez fort d'oublier certains mots. Et, de toutes façons, vous ne serez jamais sûrs, tant que vous n'aurez pas parcouru toute la Bible, de n'avoir pas omis un texte important.

Autant parcourir la Bible tout de suite. Il est à noter que celui qui a une bonne connaissance biblique trouvera les textes pertinents beaucoup plus rapidement que celui qui n'a pas une connaissance de tous les livres bibliques. Il est donc ici très important de cultiver et d'entretenir sa connaissance biblique.

La considération des mots pourrait toutefois s'avérer utile dans l'étude de notions bibliques d'une certaine manière. Observer les différents mots que

l'on utilise pour parler d'une notion, avec leurs différentes nuances, peut donner une première idée. Mais avec cette réserve importante : il faut alors se limiter au sens que ces mots prennent dans les seuls contextes où ils servent à désigner le concept en cause.

Ainsi, il peut être intéressant de savoir que la Bible utilise, pour parler du péché, des termes divers ayant les sens suivants : « faute », « transgression », « rébellion ». Par contre, que le mot **!va'**, *ʾāwen*, qui a les sens de mal, d'iniquité ou de méchanceté, puisse par ailleurs, dans d'autres contextes, prendre un autre sens, celui de néant<sup>57</sup>, ne doit pas entrer en ligne de compte pour la compréhension de la notion biblique du péché<sup>58</sup>.

Ceci dit, dans la pratique, si l'on fait bien le travail d'étude de la notion de péché, on abordera des textes qui utilisent les mots ci-dessus et, ce faisant, on engrangera l'apport de ces mots à ces textes. Il n'est donc pas indispensable de commencer par répertorier le sens des mots qui servent à désigner la notion biblique que l'on veut étudier.

### ***La pratique du compte des mots au service du repérage des idées importantes d'un auteur***

Il est courant, dans les études de théologie biblique, de compter les mots pour rechercher des thèmes importants. On a en effet l'idée que, plus fréquemment un auteur emploie un mot, plus la notion désignée par ce mot est importante à ses yeux. Ce n'est que partiellement vrai.

Tout d'abord, certains mots peuvent être employés de très nombreuses fois sans que cela indique un intérêt particulier pour un thème correspondant de la part d'un auteur : jour, maison, temple, pain, être vivant, animal, ange, manger, parler, voir...

En outre, un mot peut être employé de nombreuses fois, mais dans des sens divers, et donc pour désigner divers concepts. Lorsqu'on se livre à un décompte, seule les occurrences dans lesquelles un mot a le même sens, celui qui est pertinent pour l'étude que l'on fait, doivent être comptabilisées.

À côté de cela, lorsqu'un concept est important pour un auteur, il est probable qu'il va utiliser une diversité de termes et de formules pour désigner ce concept et pour en parler. La fréquence du terme habituellement associé à ce concept ne constitue donc pas le seul indice à prendre en compte.

57. Ésaïe 41.29, en parallèle avec **spa**, « néant », « rien »; Amos 5.5.

58. Sans compter que, bien qu'il y ait de bonnes raisons de penser que ce mot ait le sens de néant dans les deux textes cités dans la note précédente, cela n'est pas pleinement assuré.

Un auteur peut parler d'un sujet ou d'une notion sans employer le mot qui sert habituellement à les désigner. Paul utilise parfois un terme désignant l'hypocrisie (Rm 12.9; Ga 2.13; 1 Tm 4.2), Ésaïe ne le fait jamais. Mais le thème de l'hypocrisie (religieuse) était certainement important pour ce prophète, sans doute davantage que pour Paul (És 1; 58).

Le nombre d'occurrences d'un terme n'est pas un critère suffisant pour déceler un thème ou un concept important. D'autres critères sont plus probants. Le premier est l'affirmation par un auteur que tel thème est important à ses yeux. Ensuite, un thème est important pour un auteur lorsqu'il y consacre un long développement, ou plusieurs développements, quel que soit le vocabulaire qu'il utilise pour en parler, et il peut très bien n'employer que rarement le mot ou les mots usuels pour désigner ce thème.

Encore une fois, ce ne sont pas les mots utilisés qui importent mais ce qui est dit, ce n'est pas la langue mais la parole.

## **VI. Pourquoi la pratique courante?**

Pourquoi les études de mots sont-elles pratique courante en théologie biblique, si c'est là une manière incorrecte de procéder engendrant diverses erreurs? Plusieurs facteurs explicatifs peuvent ici être avancés.

Sans doute y a-t-il pour commencer une fascination (indue) pour le mot, induite par un certain type d'éducation scolaire reçue dans le monde occidental.

Un deuxième facteur est avancé par Barr. Dans certains cas, la Bible n'énonce pas d'enseignement sur le thème qui fait l'objet de la recherche, ce qui conduit à tenter d'extraire des mots une conception théologique. C'est le cas pour le sujet du temps. Rares sont les textes bibliques, s'il en est, qui livrent une conception du temps. Certains biblistes se sont donc rabattus sur les mots pour déterminer à partir d'eux une conception biblique du temps. La monographie de Barr montre à quel point ils se sont fourvoyés et souligne que la Bible ne dit en fait pas grand-chose sur la question<sup>59</sup>.

Nous risquerons un autre élément de réponse. La pratique courante pourrait aussi être due au fait que les études de mots donnent l'illusion de la rigueur scientifique. Or le monde académique occidental est obnubilé par la recherche de la rigueur scientifique. En effet, affirmer, comme nous l'avons fait plus haut, que les chapitres 2 et 3 de la Genèse apportent un enseignement impor-

---

59. *Biblical Words for Time*, p. 138, 155-158.

tant sur la notion biblique de vérité peut paraître subjectif, dans la mesure où ni le mot 'vérité' ni des termes de même famille n'y apparaissent. Qu'est-ce qui permet d'avancer une telle affirmation? De quel moyen de contrôle dispose-t-on pour vérifier sa justesse? Par contre, s'attacher au mot hébreu ou grec donne l'impression d'être objectif, d'exercer un contrôle quant au champ d'étude, de disposer d'un critère pour déterminer quels textes prendre en compte. Ainsi, B. Renaud, au début de sa monographie sur « la jalousie de Dieu », indiquait qu'il avait voulu entreprendre une investigation complète de ce thème dans tout l'Ancien Testament mais que « l'ampleur de la tâche et surtout le manque de critères objectifs permettant de déceler dans les Livres sacrés la présence de cette idée » l'a conduit à limiter son projet<sup>60</sup>. « Un moyen se présentait, garantissant une certaine sécurité » écrivait-il encore : « l'analyse du terme lui-même » visant à « en déceler toutes les implications théologiques »<sup>61</sup>. L'approche par l'étude de mot donne ainsi l'illusion de la rigueur scientifique. Mais ce n'est qu'une illusion qui engendre bien des égarements.

La pensée humaine est chose complexe. Une conception ne se laisse pas enfermer par un mot. On l'expose par un discours, dans lequel on peut s'exprimer de mille et une manières sans être lié à l'usage de tel vocable particulier. Il peut être difficile de tracer les frontières des passages à considérer au sein du discours; et leur pertinence pour le sujet d'étude n'est pas forcément toujours évidente de prime abord. L'étude de la pensée humaine, et donc des conceptions, dépasse les exigences d'exactitude mathématique et le réductionnisme de la rigueur scientifique. Elle met en œuvre, non seulement le raisonnement logique, mais aussi l'intuition, le flair, la pénétration; ce, bien sûr, dans le cadre d'une réflexion intelligente et respectueuse des textes et de leur sens.

Je ne peux pas prouver par  $a + b$  que les chapitres 2 et 3 de la Genèse ont un apport important sur la notion biblique de vérité. J'ose croire cependant que la réflexion que j'ai précédemment bâtie sur ce texte n'est pas n'importe quoi, qu'elle correspond bien à la portée du texte, et que vous le percevez vous aussi! Tout comme je suis persuadé que vous voyez la pertinence de textes comme ceux d'Ésaïe 1.10-15 et 58 pour étudier l'enseignement biblique sur l'hypocrisie, ou encore l'importance de textes où l'on voit comment Jésus forme ses disciples pour étudier la conception biblique de la formation ou de l'éducation. On peut bien sûr donner une définition de l'hypocrisie et s'effor-

---

60. B. RENAUD, *Je suis un Dieu jaloux*, p. 7.

61. *Op. cit.*, p. 8.

cer ensuite de montrer qu'il est bien question de cela dans les textes d'Ésaïe, mais cela fera néanmoins appel à une certaine part de discernement. Peut-être peut-on proposer une voie susceptible de répondre à certains critères de rigueur : cela consisterait à définir l'hypocrisie en ses traits sémiologiques caractéristiques pour ensuite essayer de montrer que ces traits sont présents dans les textes. C'est sans doute plus complexe que de se fonder sur la recherche du mot désignant le concept, mais certainement plus fructueux et plus rigoureux.

Un autre facteur est de nature idéologique. Il mérite un développement particulier.

## VII. Pressions idéologiques

Une autre raison de l'engouement pour les études de mots est alléguée par J. Barr : la crainte et l'aversion manifestée par la théologie biblique moderne à l'égard de la « proposition » comme base de vérité religieuse, c'est-à-dire à l'égard des idées exprimées sous forme de proposition. Il est allé jusqu'à écrire :

Dans les cercles modernes de la théologie biblique, certains manifestent un mépris pour la vieille doctrine protestante orthodoxe de l'Écriture, pour cette raison qu'elle faisait considérer des énoncés ou des propositions comme divinement inspirés, alors que ces théologiens les ont en aversion et y voient quelque chose comme des « idées statiques »<sup>62</sup>.

Au lieu de considérer les énoncés sous forme de propositions présents dans la Bible, on a donc préféré l'unité linguistique plus petite qu'est le mot et l'on a ainsi été forcé de « surcharger le mot de sens pour pouvoir le rattacher au 'monde intérieur de la pensée' »<sup>63</sup>.

M. Silva souligne que ce facteur ne joue pas toujours puisque des biblistes conservateurs, attachés à l'enseignement biblique sous forme de proposition, commettent aussi les mêmes erreurs<sup>64</sup>. Sans doute sont-ils, sans s'en rendre compte, influencés en cela et induits en erreur par des biblistes dont l'approche et la méthode découlent de prises de positions théologiques foncièrement opposées aux leurs.

---

62. *Semantics*, p. 271 ; *Sémantique*, p. 299 ; nous avons retraduit ici de l'anglais.

63. *Semantics*, p. 246, 271 ; *Sémantique*, p. 273, 299.

64. *Biblical Words for Time*, p. 21-22.

Surtout, Barr relève à plusieurs reprises que des travaux de théologie biblique sont en réalité contrôlés par l'idéologie du chercheur qui fait aboutir les études de mots à ses propres conceptions philosophico-théologiques<sup>65</sup>.

Les procédés mis en œuvre pour effectuer les études de mots en théologie biblique comportent en effet une grande part d'arbitraire. Nous l'avons déjà souligné pour l'étymologisme : on peut faire dire bien des choses aux mots à partir d'un sens étymologique supposé. De même, lorsqu'on explique le sens d'un mot à partir d'un autre sens du même mot, la confusion de ces divers sens peut donner lieu à des constructions diverses, en fonction du sens sélectionné comme « sens fondamental » et des liens qu'on imagine entre les divers sens. Le transfert de totalité illégitime implique aussi une sélection des éléments que l'on va chercher dans les contextes dans lesquels le mot apparaît pour les incorporer au sens du mot. Les procédures font ainsi intervenir un certain nombre de choix subjectifs, qui, sans qu'il s'en rende bien compte, seront déterminés par les points de vue philosophiques ou théologiques du chercheur. En contournant par l'étude de mots ce que la Bible enseigne sous forme de propositions, le chercheur peut ainsi faire surgir une théologie prétendument biblique qui s'accorde avec ses propres conceptions.

En particulier, lorsqu'on présuppose que la mentalité sémitique s'oppose à la mentalité grecque, ou à ce que l'on s'imagine être les modes de pensée grecs, et que cela doit se refléter dans le vocabulaire biblique, on aboutit inévitablement à des résultats opposés à ce que l'on considère comme relevant de la vision hellénistique des choses, et parfois même au prix d'une torsion des faits linguistiques. Barr l'avait aussi relevé :

Le transfert du contraste [entre pensée grecque et pensée hébraïque] dans le domaine linguistique, quoi qu'il en soit de la pureté des intentions, a servi d'instrument à l'impérialisme des méthodes dogmatiques à l'égard de l'exégèse biblique. La conscience théologique, sûre qu'elle est de la validité du contraste entre les pensées, s'efforce de faire entrer la description linguistique dans les mêmes cadres, et c'est avec assurance qu'elle rejette comme manifestement inadéquates les interprétations de faits linguistiques qui ne présentent pas les structures attendues en fonction du contraste entre pensées. C'est ainsi qu'on peut discréditer un recours au grec du N.T. sous prétexte qu'il néglige l'arrière-plan hébraïque, ou qu'une description d'un phénomène linguistique de

---

65. *Semantics*, p. 278-281 ; *Sémantique*, p. 306-310 ; « Hypostatization », p. 91 ; *Biblical Words for Time*, p. 140, 158.

l'hébreu qui ne présente pas les structures attendues en fonction du contraste entre pensées peut être rejeté sous prétexte qu'il témoigne manifestement d'un point de vue européen<sup>66</sup>.

Ajoutons que, curieusement, les résultats des études tendent alors à s'opposer à ce qui, dans la théologie occidentale classique, rebute les esprits contemporains, et à s'accorder aux modes de pensée philosophiques ou théologiques en vogue. De la sorte, les études de mots en théologie biblique peuvent être instrumentalisées pour contourner ce que la Bible enseigne sous forme de propositions et pour construire une théologie au goût du jour...

### *1. Les mots désignant la vérité*

Barr en fournit un exemple avec l'étude des mots bibliques désignant la vérité<sup>67</sup>.

Certains biblistes ont prétendu que le mot grec **ἀλήθεια**, *alèthéia*, « vérité » qui rend le mot hébreu **אמת**, *'emet* dans la Septante n'y signifie pas la vérité abstraite ou métaphysique, ni la vérité comme quelque chose de statique, ce qui serait une conception hellénistique, mais comme une réalité active, efficace, la réalité de Dieu dans la relation d'alliance, la stabilité de Dieu qui est le fondement de la vérité, la vérité du Dieu qui est vrai envers lui-même et qui est vrai et fidèle envers son peuple<sup>68</sup>. D'autres encore opposent la conception intellectualiste de la vérité chez les philosophes grecs à la conception véhiculée par ces termes dans la Bible qui serait personnaliste et qu'on pourrait illustrer par des exemples comme « l'ami véritable », ou « l'homme véritable », « l'autosuffisance intrinsèque de Dieu », etc.<sup>69</sup>.

Les mots de la Bible se trouvent ainsi chargés d'un fort contenu théologique qui s'opposerait aux conceptions philosophiques attribuées aux Grecs. Or Barr souligne que la conception des philosophes leur est particulière et ne doit pas être plaquée sur l'usage du mot **ἀλήθεια**, *alèthéia*, dans le langage ordinaire des Grecs. En fait, ce mot s'emploie de la même manière dans la littérature hellénistique et la littérature juive, notamment dans la Bible, pour désigner des propos vrais par opposition à des mensonges, à des prétextes ou au manque de sincérité, pour des propos conformes à la réalité ou aux faits. Ce mot ne véhicule en lui-même ni l'idée d'une vérité abstraite ou métaphysi-

66. *Semantics*, p. 278-279; *Sémantique*, p. 306-307.

67. *Semantics*, p. 187-199; *Sémantique*, p. 214-226.

68. *Semantics*, p. 187-188; *Sémantique*, p. 214-215.

69. *Semantics*, p. 197; *Sémantique*, p. 224.

que chez les Grecs, ni celle d'une vérité fondée sur la fidélité divine dans la Bible (voir par exemple Jg 9.15, LXX; Lc 22.59)<sup>70</sup>. Quant au mot **אמת** *ʾēmet*, il s'utilise pareillement dans l'Ancien Testament pour des propos vrais ou conformes à la réalité, par opposition à des mensonges ou propos contraires aux faits (1 R 10.6)<sup>71</sup>. L'usage est en fait très semblable à l'usage le plus ordinaire des mots français 'vérité' et 'vrai'. Barr note que la considération d'affirmations théologiques comme celle de Jean 14.6, « je suis le chemin, la vérité et la vie », conduit, à tort, à reporter sur les mots de la Bible les conceptions théologiques évoquées ci-dessus, alors qu'un tel énoncé emploie le mot « vérité » d'une manière très particulière qui ne correspond pas à l'usage le plus ordinaire<sup>72</sup>.

De plus, dans l'idée de « solidité du Dieu fondement de la vérité », on doit sans doute déceler une conclusion tirée du sens étymologique supposé pour le mot **אמת** *ʾēmet*, celui de solidité (voir p. 161). Puis, lorsqu'on parle de vérité du Dieu fidèle à son peuple, il y a confusion entre deux sens de ce mot, celui de fidélité et celui de vérité : le mot a le sens de fidélité dans certains contextes, lorsqu'il désigne par exemple une qualité de Dieu, il a le sens de vérité dans d'autres, lorsqu'il est question de paroles (Dt 13.15; 22.20; 1 R 22.16; Pr 22.21...).

Une mixture de procédés illégitimes, l'étymologisme, la confusion entre deux sens du mot hébreu, la recherche d'un contraste avec la soi-disant mentalité grecque et le transfert sur les mots des affirmations théologiques de certains textes ont conduit à une torsion des faits linguistiques.

On doit alors s'interroger sur la part de l'idéologie qui a pu conduire, inconsciemment peut-être, à ces fausses conclusions. On ne peut s'empêcher de noter que considérer la vérité comme une réalité non statique, comme une notion personnaliste par opposition à une notion intellectualiste, s'accorde avec cette mode théologique évoquée par Barr lui-même (comme cité ci-dessus) qui consiste à affirmer que l'attachement à la vérité recommandé dans la Bible n'est pas attachement au contenu propositionnel de l'Écriture mais l'attachement à une personne ou la fidélité dans les relations interpersonnelles. Un tel motif idéologique n'aurait-il pas orienté la recherche sur les mots au point de rendre aveugle quant à ce simple fait linguistique : dans la Bible, les termes désignant la vérité se prédisent couramment des énoncés

70. *Semantics*, p. 190; *Sémantique*, p. 217.

71. *Semantics*, p. 195-196; *Sémantique*, p. 222-223.

72. *Semantics*, p. 191, 198; *Sémantique*, p. 218, 225.

verbaux ? La distribution de ces mots indique que la vérité se définit d'abord comme une qualité des énoncés verbaux et de leur contenu de sens.

## 2. Le mot **hqđc**, *ts<sup>e</sup>dāqāh* et la notion de justice

Les études consacrées à la notion biblique de la justice qui se fondent sur l'étude du mot hébreu **hqđc**, *ts<sup>e</sup>dāqāh* ont souvent aussi été victimes de préconceptions idéologiques, et ce de diverses manières.

### *Une justice relationnelle ne dépendant pas d'une norme ?*

L'allégation du contraste entre la mentalité sémitique dont les concepts seraient dynamiques et concrets, et la mentalité grecque dont les concepts seraient statiques et abstraits, joue de nouveau ici un rôle important : elle conduit à la thèse selon laquelle la justice, **hqđc**, *ts<sup>e</sup>dāqāh*, serait une notion relationnelle dans l'Ancien Testament, par opposition à la conception grecque ou occidentale de la justice comme conformité à une norme morale. Ainsi lit-on chez von Rad : « Dans l'ancien Israël, le comportement, l'action, n'ont jamais été jugés d'après une norme abstraite, mais d'après une relation... dans laquelle le partenaire doit répondre à ce qu'on attend de lui. » Comment se définissent alors les exigences de la relation ? Il répond : « Le rapport de communication dans lequel se trouve chaque fois celui qui agit est donc lui-même, en une certaine mesure, la norme<sup>73</sup>. » De même, M. Seifrid écrit que l'usage du mot hébreu « tend à être relationnel et concret; quelqu'un est 'juste' à l'égard d'un autre être humain ou de Dieu, dans une ligne de conduite particulière, ou dans le cadre d'un 'litige' particulier<sup>74</sup> ». Dans cette optique, on définit souvent la **hqđc**, *ts<sup>e</sup>dāqāh*, comme la fidélité à l'alliance<sup>75</sup>.

Cette compréhension du mot repose sur des erreurs de méthode dans l'analyse de certains de ses usages. On cite par exemple le récit où Laban et Jacob passent un accord sur le salaire de ce dernier (Gn 30.28-34). Jacob propose que lui soient données toutes les bêtes tachetées et marquetées du troupeau et ajoute que, de la sorte, sa **hqđc**, *ts<sup>e</sup>dāqāh*, répondra pour lui lorsque Laban viendra voir son salaire (v. 33) : Laban pourra facilement vérifier que son genre a respecté l'accord. Von Rad en déduit que notre terme « suppose l'exis-

73. Gerhard VON RAD, *Théologie de l'Ancien Testament*, t. 1, Genève, Labor et Fides, 1967, p. 321.

74. T. Desmond ALEXANDER et Brian S. ROSNER, éd., *New Dictionary of Biblical Theology*, IVP, 2000, p. 740.

75. De même, Ph. Reymond indique, parmi les sens de notre terme, celui de loyauté, fidélité (*Dictionnaire d'hébreu et d'araméen bibliques*, Cerf/SBF, 1991, p. 315).